

En neuf mois, une école remet des élèves sur les rails

■ Forte d'une pédagogie originale, l'école Out of the box commence à faire ses preuves.

Reportage Bosco d'Otreppe

Qu'y a-t-il de plus efficace qu'une grande carte du monde ? Devant une vingtaine d'adolescents, François Reynaert n'a besoin de rien d'autre. Journaliste, historien et écrivain français, il se penche avec eux sur quelques conflits, passe d'un continent à l'autre ou s'arrête aux pieds des Alpes. Il leur raconte l'histoire de l'Algérie, les chevauchées de la philosophie grecque et la découverte de l'Amérique.

Nous sommes un mardi midi, à l'école Out of the box dans la commune d'Etterbeek à Bruxelles. Ici, dans cet "atelier de pédagogie créative", sont accueillis près de vingt jeunes âgés de 15 à 19 ans. Leurs profils sont variés, mais tous ont décroché de l'enseignement classique. "Parce que je m'y engageais", explique sobrement Arthur.

Où parce que les grandes structures, le harcèlement, le manque d'une pédagogie adaptée ont laissé tomber les autres. Certains ont du coup quitté l'école pour quelques mois à la recherche d'un nouveau souffle. D'autres définitivement, et se préparent au jury central qui leur permettra de poursuivre des études supérieures, ou à une formation professionnelle.

"C'est quand j'ai réalisé combien le nombre de jeunes belges qui décrochent de l'enseignement ordinaire est élevé (voir ci-dessus), que je me suis lancée dans ce projet", raconte Diane Hennebert, la fondatrice et la directrice du lieu. Sa longue expérience dans le monde de la culture, son carnet d'adresses étoffé et sa capacité à convaincre des mécènes et des parrains lui permettent de lancer Out of the box. Au rang de ces derniers, on découvre le réalisateur Nabil Ben Yadir, l'écrivain Amin Maalouf, des chefs d'entreprises, ou le dessinateur François Schuiten.

Mettre les jeunes en valeur

Pour lancer Out of the box en septembre 2015, Diane Hennebert part de plusieurs intuitions et observations.

Son premier objectif est de mettre en place un programme pédagogique qui brasse différentes matières de manière transversale, et qui permette à chaque élève de retrouver le plaisir d'apprendre. Le deuxième est celui de la responsabilisation. "Je déteste les discours qui se contentent d'excuser les jeunes et en font des victimes. L'éducation doit aussi avoir le rôle de responsabiliser les jeunes et de leur donner plus d'autonomie à partir d'une plus grande confiance en soi".

Le troisième est celui du respect du temps long, "temps indispensable pour acquérir une compétence ou maîtriser un savoir, mais temps miné par l'hégémonie du présent et de l'instant qui règne aujourd'hui, notamment à cause de l'usage permanent d'outils informatiques".

Le quatrième, enfin, est celui de la mise en valeur des jeunes. "Les accueillir dans un lieu qui est beau et joyeux où ils rencontrent de nombreuses personnes, dont des invités de prestige. C'est en soulignant la différence de chacun, en les valorisant et en les encourageant individuellement qu'on obtient les meilleurs résultats".

L'apprentissage par atelier

Très concrètement, les étudiants s'engagent à passer entre trois et neuf mois à Out of the box. L'année scolaire est structurée en trois trimestres. À leur tour, ces trimestres sont consacrés à la connaissance de soi, de ce qui nous entoure, du monde et de l'orientation de chacun. Les jeunes travaillent par ateliers et par projets, ce qui permet de croiser les matières et des approches qui se complètent selon des thèmes directeurs. À titre d'exemple, la réalisatrice Agnès Varda a passé plusieurs jours l'an dernier avec les élèves, tandis qu'ils ont côtoyé les artistes français Pierre et Gilles durant ce mois de février.

Dans le programme, on ne découvre pas de cours classiques, sauf pour ceux qui en font de la demande. Ce qui est mis en valeur, c'est la créativité à travers des ateliers de photos et d'informatique, des ateliers d'écriture, de

yoga, de capoeira, d'anglais, d'expression écrite, de philosophie, de théâtre, de chant et même de jeux d'échec, "une bonne porte d'entrée vers les thématiques" souligne Diane Hennebert. Tous les mardis et jeudis de surcroît, une personnalité est invitée à déjeuner et à évoquer son parcours. En deux ans, on a ainsi vu passer le comédien Sam Touzani, la cinéaste Marion Hansel ou la diplomate Leïla Chahid.

"La grande qualité du projet est d'encourager les jeunes en suscitant leur intérêt et en faisant en sorte qu'ils se sentent concernés par ce qui les entoure", explique François Schuiten qui suit le développement de l'école.

Vers un premier bilan

La qualité des expositions réalisées par les étudiants suffit à prouver à quel point le projet est ambitieux. Peut-on parler de réussite ? "Pour l'instant oui, mais nous sommes toujours en période

expérimentale. On consigne tous les jours ce qui se passe, et on a chaque semaine une réunion d'équipe pour faire le point. Mais dire que ce projet est modélisable serait encore prématuré", avance, prudente, Diane Hennebert.

Ce qui saute aux yeux en tout cas, c'est l'ambiance conviviale, un mardi midi, autour d'une même table entre les enseignants, les invités et les jeunes. C'est aussi la beauté et la clarté des lieux, dans cette maison de maître magnifiquement restaurée. Impossible pour autant d'imaginer que le pouvoir public (qui a reconnu le projet par décret) puisse généraliser ce concept. L'initiative est privée. Le minerval, quant à lui, est de mille euros par trimestre. L'école a cependant développé un réseau de parrainage pour aider financièrement les jeunes issus de milieux défavorisés.

"Revenez donc dans un an, pour voir comment nous aurons évolué", conclut Diane Hennebert. Il demeure en atten-

dant que le projet a pu relancer des dizaines de jeunes sur le chemin de leurs ambitions.

Tous les mardis et jeudis, une personnalité est invitée à témoigner. On a vu passer des journalistes, des artistes ou des diplomates.

Chiffres

Le décrochage scolaire reste très important

Peu reviennent. Chaque année, 14 000 élèves décrochent de l'école en Fédération Wallonie-Bruxelles. C'est un chiffre important et catastrophique dans la trajectoire d'un jeune, puisque très peu reviennent dans l'enseignement ordinaire par la suite. Au total, si l'on s'appuie sur les statistiques livrées en 2014 par Eurostat, 13 % des jeunes wallons âgés entre 18 et 24 ans ont quitté prématurément l'enseignement. À Bruxelles, ce pourcentage monte à 14 %. Ces chiffres sont supérieurs à la moyenne des pays voisins qui est de 9 %.

Le qualifiant est plus touché. C'est surtout au sein de l'enseignement professionnel que l'on compte le plus de décrochages. Selon une étude de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui date de 2014, le taux de sortie est de 2 % dans le général, alors qu'il s'élève à 18 % dans le secondaire professionnel. Notons que ces chiffres s'expliquent en partie par le fait que l'enseignement général relègue de nombreux jeunes en difficultés vers les filières qualifiantes.